

L'oeuvre de Walter Benjamin (1892-1940), multidimensionnelle, est issue de ce marxisme absolument hétérodoxe, créatif, interrogeant l'art comme le religieux, en dialogue libre avec l'école de Francfort, une indépendance intellectuelle dont le destin tragique de Benjamin scella le destin. Benjamin voulut penser la modernité en croisant la dialectique matérialiste, la métaphysique de l'image et le messianisme juif, dans une pensée en tous points originale. Juif allemand profondément francophile, il dut connaître comme tant d'autres un exil dans l'exil en fuyant le régime de Vichy, il y a 80 ans, et c'est à Port-Bou, à la frontière franco-espagnole que craignant une expulsion vers la France il se donna la mort en septembre 1940. Il avait entrepris une somme sur le Paris du XIX^e siècle dont la figure de Baudelaire aurait été le coeur : son esthétique est aussi politique : comment la civilisation bourgeoise avec ses idéaux de progrès illusoire a-t-elle pu culminer dans la mécanisation violente et totalitaire ? Ce qui surprend toujours chez Benjamin c'est cette conjugaison de l'analyse historique et économique avec l'interrogation sur la sacralité. Son oeuvre la plus emblématique "*L'oeuvre d'art à l'ère de sa reproductibilité technique*" évoque ce passage transhistorique du cultuel au culturel, depuis le temps où l'image peut demeurer invisible justement parce que sa magie est celle d'une image comme telle jusqu'à l'exhaustion d'une totale visibilité, celle du show plénier d'un Warhol, où la monstration (même mot que monstrueux) est à l'oeuvre et fait l'oeuvre. Comme la Sehnsucht romantique, il y a une nostalgie propre à la pensée de Benjamin qu'il appelle l'*aura*, soit "*l'unique apparition d'un lointain, si proche qu'elle puisse être*". Jamais l'expérience de la dépossession n'est plus brûlante que face à des oeuvres partout accessibles en droit, sinon en fait, et toujours reproductibles : 80 ans plus tard, Benjamin a d'autant plus raison, la philosophe Marie-José Mondzain, spécialiste de l'art byzantin, dit que dans un monde saturé d'images reproduites, de Google et du smartphone, jamais nous n'avons vécu dans une telle pauvreté d'images faisant sens. Il ne s'agit pas pour Benjamin seulement de se plaindre de l'indigestion des photographies ou de la prolifération d'images filmiques, mais, dans sa "*Petite histoire de la photographie*" d'interroger la photographiabilité du monde, plutôt que la question académique de la photo comme art, l'art comme photographie possible (d'où le selfie avec Mona Lisa déchue de toute aura, au Louvre, comme finalité de la visite au musée) Benjamin s'est intéressé à l'oeuvre du grand photographe allemand August Sander qui nous donna à voir le visage de cette Allemagne réelle des années 20 prenant la pause, voulant se faire voir à son avantage. On comprend pourquoi les Nazis interdirent à Sander ses portraits qui nous en disent si long sur cette société qui sera nazifiée et barbarisée quelques années plus tard... L'image chez Sander surprend encore la brutalité mal dissimulée du réel, quelques années plus tard l'esthétique de la cérémonie nazie, avec l'obscénité de sa sacralité wagnérienne, dissimule sous son idéalisme en carton-pâte l'horreur de la barbarie inmontrable (celui des rarissimes photos d'Auschwitz avant la libération que médite Georges Didi-Huberman). Art du pouvoir et pouvoir de l'art au XX^e siècle, personne n'en a parlé de façon plus juste et prémonitoire que Benjamin

Cordialement

AD

PS Une dernière "séance" le 16 juin, pour rattraper le cours manqué du 17 mars : thème : l'art et le temps.